

Anima, un festival toujours très animé par Alain Lorfèvre

En février 2011, le Festival Anima de Bruxelles a fêté sa trentième édition. Lors de sa séance spéciale de commémoration, les réalisateurs Michel Ocelot (“Kirikou et la sorcière”), Bill Plympton (“Hair High”, “L’impitoyable lune de miel”) et Peter Lord (fondateur du studio britannique Aardman) avaient fait le déplacement, pour rendre hommage à un événement dont ils ont salué la qualité de la programmation ainsi que le rôle essentiel de trait d’union entre les oeuvres et le public. Parmi les auteurs belges présents, Stéphane Aubier et Vincent Patar figuraient en bonne place. Pour eux, comme pour quantité d’autres jeunes animateurs belges, le festival fut un catalyseur.

Ce n’est sans doute pas un hasard si, à l’origine, l’événement s’intitulait précisément “Rencontres du cinéma d’animation”. En 1982, Philippe Moins, 25 ans, licencié en Histoire de l’art à l’Université Libre de Bruxelles, propose cette idée à la Confédération parascolaire, où il effectue son service civil. Des films de Norman McLaren, Iouri Norstein, Caroline Leaf ou de pionniers comme Winsor McCay et les frères Fleischer sont présentés au Centre Culturel des Riches-Clares, à Bruxelles. L’année suivante, Philippe Moins est engagé à l’atelier Graphoui, qui fédère alors quelques-unes des meilleures énergies créatives de l’animation belge. Le studio bruxellois lui offre la possibilité de rééditer les Rencontres, toujours en association avec la Confédération parascolaire. L’année 1984 sera charnière dans la pérennisation et le développement de l’événement. Rétrospectivement, l’édition de cette année-là fut faste avec la présence de deux tout jeunes réalisateurs américains encore inconnus : Tim Burton et John Lasseter – indice de la pertinence de la programmation. Mais au terme de ces troisièmes “Rencontres”, la Confédération parascolaire et Graphoui rompent leur partenariat. Le studio d’animation reprend seul l’organisation de l’événement que l’on rebaptise alors “Semaine du dessin animée” – toujours sous l’égide de son créateur. Doris Cleven, engagée comme assistante de production chez Graphoui fin de l’année précédente, se révèle à ses côtés comme la seconde cheville ouvrière de la manifestation qui, transférée au Centre des Congrès, fixe quelques bases solides : mélange de films grand public et d’oeuvres à découvrir, séances pour enfant, décentralisation dans d’autres villes de Belgique. Fort de son lien avec Graphoui, la Semaine organise également des ateliers d’initiation pour les enfants, animés par Eric Dederen. Philippe Moins et Doris Cleven ne passent pas à côté de la révolution technologique sous l’effet de laquelle le cinéma d’animation va plus évoluer techniquement durant les deux décennies à venir qu’au cours des huit précédentes : dès 1987, la Semaine proposait une séance “Nouvelles Images”, où l’on put découvrir les premiers courts métrages de Pixar ou d’autres pionniers des images de synthèse, comme Pacific Data Image. En 1988, Philippe Moins et Doris Cleven quittent la s.p.r.l. Graphoui, au bord de la faillite commerciale, et créent l’asbl Folioscope pour continuer à organiser ce qui devient le Festival du dessin animé et du film d’animation de Bruxelles. Au tournant des années 1990, nouvelle belle anticipation des attentes du public, ils inaugurent la vogue du *manga* et des *anime* japonais en programmant “Akira” de Katsuhiro Otomo, “Laputa” d’Hayao Miyazaki et “Le Tombeau des lucioles” d’Isao Takahata. On découvre aussi ces années-là les productions du studio Aardman et les premiers courts métrages de Nick Park, dont “A Grand Day Out”, qui met en scène pour la première fois les fameux héros en pâte à modeler, Wallace et Gromit.

Mais au fil des éditions, le Festival n'oublie de suivre les grands artistes de l'animation, qui oeuvrent souvent de longues années dans un relatif anonymat : les frères Quay, Ferenk Cako, Frédéric Back, Jacques-Rémi Girerd, Jean-François Laguionie, Michael Dudok De Wit, Alexander Petrov,... On en oublie, forcément. Raison de la gloire toujours plus grandissante de l'animation, les invités sont devenus parfois plus difficiles à courtiser. Mais Anima – quatrième et dernière métamorphose en date du festival, en 2004 - peut se targuer de rester au premier rang des têtes chercheuses.

Enfin, le festival a toujours accordé une attention à la création locale. Et, là aussi, a accompagné l'évolution déterminante des vingt dernières années. Lors des premières "Rencontres de l'animation", Raoul Servais et Picha étaient les seuls réalisateurs de cinéma d'animation belges renommés. Et la production locale se limitait à quelques productions télévisuelles issues des studios Graphoui et Odec Kid Cartoons. Les choses ont bien changé depuis et, tout au long des années 90, le Festival du dessin animé a suivi l'émergence de toute une génération d'animateurs issus de l'Ecole de la Cambre, de la Koninklijke Academie voor Schone Kunsten (KASK, Académie royale des Beaux-Arts) de Gand ou du Rits à Bruxelles – pour citer les principaux centres de formation belges au cinéma d'animation. Certains de leurs étudiants ont fait carrière à l'étranger, d'autres ont développé des projets personnels : le parcours de Vincent Patar et Stéphane Aubier, en particulier, fut rythmé par la présentation de leurs oeuvres au festival – et quelques prix, depuis la création d'une compétition nationale en 2000. La même année, les journées professionnelles Futuranima ont renforcé l'ancrage du festival dans la réalité du secteur dont il rend compte des évolutions. Enfin, les programmeurs du festival auront eu la satisfaction d'accompagner l'émergence d'une toute nouvelle industrie du cinéma d'animation européen : ils ont présenté au public de nombreux chefs d'oeuvre de ces dernières années, comme "Les Triplettes de Belleville" de Sylvain Chomet, "Kirikou et la sorcière" de Michel Ocelot, "Brendan et le Secret de Kells", de Tomm Moore, ou le collectif "Peur(s) du noir" – autant de films sur lesquels ont oeuvré des animateurs belges naguère révélés par le festival.

Premier espace de confrontation au public pour de nombreux étudiants en cinéma d'animation, Anima demeure aussi un lieu de rencontres et d'émulation – a fortiori depuis son transfert dans le très convivial bâtiment Art Déco du Flagey. Véritable baromètre de la discipline, le festival permet aux amateurs comme aux professionnels de suivre l'évolution des techniques et des auteurs. Sans avoir acquis la notoriété internationale de son grand frère français d'Annecy, Anima s'est imposé comme l'un des principaux rendez-vous du genre en Europe, creuset de bien des vocations et de carrières naissantes.

Alain Lorfèvre dans Destins animés, Patar Aubier et cie, Wallonie Bruxelles International 2011

© Alain Lorfèvre